

LES RELIGIONS EN CHINE

I

Il y a, en Chine, trois religions officielles : 1° *Jou Kiao*, religion des lettrés ; 2° *Tao Kiao*, religion des Taoïstes ; 3° *Fo Kiao*, religion de Fo, c'est à dire du Bouddha.

Le *Jou Kiao* comprend trois degrés de sacrifice : a) les grands sacrifices qui s'adressent au Ciel (T'ien), à la Terre (Ti), aux grands temples des ancêtres (T'ai Miao).

b) les sacrifices moyens qui ont pour objet : le soleil, la lune, les mânes des empereurs, Confucius, les Anciens patrons de l'agriculture et de la soie, les dieux du ciel et de la terre, l'Année du Cycle.

c) les sacrifices inférieurs adressés à des hommes d'Etat célèbres, au vent, à la pluie, etc.

Le *Tao Kiao* est la doctrine de Lao Tseu, transformée en un mélange de recherches alchimiques, de sorcellerie, de superstitions bouddhiques, dès le 1^{er} siècle de notre ère par Tchang Tao-ling. A partir de cette époque, les taoïstes abandonnent les hautes spéculations philosophiques du Maître pour se livrer à la recherche du *tan* ou *Kin tan*, à l'aide duquel ils pourront fabriquer de l'or et obtenir l'immortalité. Tchang, retiré au Pei-in-chan, cherche, au moyen des diagrammes de *Yi King*, à découvrir les principes de vie éternelle. Il finit par découvrir l'élixir de longue vie, eut une entrevue merveilleuse avec son maître Lao Tseu et disparut dans les cieux (157 ap. J. C.)

La religion du Tao comprend un immense Panthéon, embrassant une quantité de génies.

Le *Fo Kiao* ou Bouddhisme fut introduit en Chine par l'intermédiaire des Yue Tche sous l'empereur Ngai (2 av. J. C.) Ce fut pour rechercher les écritures saintes du bouddhisme que des religieuses

chinoises entreprirent la longue route qui devait les conduire aux sanctuaires sacrés de l'Inde, particulièrement dans les pays de Gandhara et de Udhjana. Fa Hian se mit en route en 399 avec plusieurs compagnons, il gagna l'Indus et suivit les bords du Gange jusqu'à son embouchure. Puis il visita le Tchampa, le pays des Lions (Ceylan), Sumatra, Java et rentra en 414 à Tchang-ngan (Si-Ngan). La relation de Fa Hian est intitulée *Fo Kouo K'i* : Relation des Royaumes Bouddhiques. Un autre pèlerin, Hiouen Tsang, visita l'Inde, compléta sa culture religieuse et philosophique, rédigea en 648 des Mémoires sur les contrées de l'ouest.

II

A l'origine, les Empereurs offraient des sacrifices à l'Etre suprême *Chang Ti* sur un seul tertre ; plus tard, sous les Ts'in, il y en eut quatre, représentant les quatre régions de l'Empire, au centre, au Sud, à l'Est et à l'Ouest. *Chang Ti* fut désigné sous le nom de souverain rouge pour le Sud, souverain jaune pour le Centre, souverain vert pour l'Est, souverain blanc pour l'Ouest. Plus tard, au nord, il y eut un cinquième souverain, le souverain noir.

En Chine, les temples sont désignés sous le nom de *Miao*. Le mot *ta* ou encore *seu* s'applique particulièrement aux temples bouddhistes. Les prêtres bouddhistes, les bonzes, sont des *Ho Chang* ; — les prêtres taoïstes sont des *tao che*.

Le temple le plus important du culte d'Etat est le temple du ciel ou *T'ien tan* à Pékin : il est compris dans un enclos de 6.750 mètres de pourtour.

Les temples de Confucius, *Wen Miao*, doivent être construits dans chaque préfecture, sous-préfecture, district, ville de marché ; le temple doit faire face au sud, et il se compose de trois cours qui se

suivent du Sud au Nord ; l'une des cours renferme la salle des ancêtres, *Tsoung cheng tseu*. La tablette de Confucius est placée à l'extrémité nord du temple, regardant le sud et portant l'inscription : *Tche cheng Sieng che K'oung-tseu* : le Sage parfait, l'ancien maître, le philosophe Koung, titre donné à celui-ci en 1530. Les principaux disciples de Confucius ; Yen Tseu, Tseng Tseu, Tseu Tseu, Meng Tseu, etc., ont des places réservées dans les Wen Miao.

Les confucianistes reconnaissent toutefois un grand nombre d'autres divinités pour lesquelles les sectateurs des autres religions témoignent également de la plus haute vénération : en premier lieu le dieu de la Littérature, *Wen Tch'ang*. Celui-ci aurait vécu sous les Tsin (265-313 ap. J. C.). Son nom a été donné à une constellation de six étoiles voisine de l'Etoile polaire. Il subit 17 réincarnations. Sa pagode se trouve dans tous les centres de quelque importance, et les candidats y vont faire leurs dévotions la veille de leurs examens. Outre *Wen Tch'ang*, sont comptés comme dieux de la littérature *K'ouei Sing*, *Kouan Koung*, *Tehou Hi*. — Il y a aussi le Dieu de la Guerre, *Kouan Ti* (ou *Kouan Yu*) ancien officier de fortune, adopté par la légende, et déifié en 1590 par l'Empereur Ming Chen Tsoung : *Kouan Yu* est devenu le Dieu Mars de la Chine.

III

Le *Fo-Kiao*, religion du Bouddha, apporta à la Chine un grand nombre de personnages nouveaux qui prirent une place importante dans l'Olympe chinois, composé hétéroclite des trois religions de la Chine, comprenant les *Chen*, esprits invisibles, immatériels, se transportant dans l'espace, tels les Buddhas, Bodhisattvas — les *Sien* ou Immortels — les *Cheng* ou Saints, — enfin les dieux proprement dits. La trinité bouddhique *San tsouen ta Fou*, (les trois grands vénérables Bouddhas), varie d'appellation pour les trois Divinités (Dharma, Buddha, Samgaha), Çakya Muni, Baishajyaguru, Maitreya, Avalokiteçvara, Manjuçri, etc).

En tête des saints bouddhistes vient *Jan Teng fou*, « la lampe brillante », qui est Dipamkara Buddha, le premier des 24 Buddhas qui apparurent avant Çakya Muni ou Ché kia Fou. Çakya Muni, le dernier Buddha incarné, doit être succédé par le Buddha futur Maitreya (Mi lei fou), représenté par un personnage obèse, tenant dans sa main un chapelet, dont chacun des grains représente une période de mille années, qu'il passa dans l'exercice des bonnes œuvres pendant ses existences précédentes. Maitreya apparaîtra après les trois périodes d'établissement (*Tcheng fa*), de progrès (*Siang fa*), et de déclin (*Heou fa*), qui ont suivi la mort de Çakya Muni, ayant une durée de 500, 1000 et 3000 ans,

Amida (Amitabha) (O-mi-t'ouo fou) est le Buddha du paradis de l'Ouest, Si t'ien ; on célèbre l'anniversaire de sa naissance le 17^e jour du 11^e mois,

Kouan Yin (Avalokiteçvara) est considérée par les Chinois du Thibet comme une déesse. Elle est vénérée le 19^e jour du 2^e mois, du 6^e mois et du 9^e mois chinois, surtout dans l'île de P'ou Tou, l'une des îles Chousan.

On désigne sous le nom de *Che pa Louo han*, Arhân ou Arhat, de fameux disciples de Çakya Muni : ce sont 500 héros qui doivent réapparaître sur la terre comme des Buddhas et portent le titre de Samantha prabhâsa.

Dans les temples, autour de l'Autel Central, d'un côté sont rangés les douze statues dorées des *Louo han*, de l'autre les douze Grands Maîtres divins, *Ta T'ien Che* parmi lesquels *Wen Chou Yen k'oung* (Manjuçri) et *Mi-lei Cheng Tche* (Maitreya).

Manjuçri, disciple de Çakya Muni, est un bodhisattra devenu un buddha, vénéré particulièrement au Chan Si, au Wou T'ai Chan par les bouddhistes suivant le Mahayana ; il aurait vécu 250 ans après la mort de Çakya Muni.

Le *Wou Tai Chan*, Montagne des cinq pics, s'élève à 3600 mètres dans la province du Chan Si près d'un des contreforts de la Grande Muraille. De nombreux temples consacrés au culte du Manjuçri, le buddha d'origine chinoise, couvrent le plateau. C'est là qu'en 1908 se réfugia le

treizième Dalai Lama qui, à l'approche des Anglais, avait quitté Lhassa avec ses 250 fidèles. Le Dalai-Lama y reçut la visite de M. Rockhill, ministre des Etats-Unis à Peking.

Un autre lieu de pèlerinage pour les bouddhistes chinois ainsi que les lamaïstes tibétains, est le *Mont Omei* ou *Ngo Mei Chan* (Se Tch'ouan), d'une altitude de 3030m. Les principaux temples y sont le *Wou Fotang*, avec une cloche de bronze de 15000kg, le *Pao ling Seu*, le *Fou hou Seu*, le *Wan Nien Seu* (Temple de dix mille ans), où se trouve un éléphant de grandeur naturelle entièrement fondu en cuivre blanc. Près de ce temple, une petite terrasse surplombe un précipice de 2000 m. de profondeur ; c'est au dessus de ce gouffre, au milieu du brouillard que se produit le phénomène de refraction désigné par les Chinois sous le nom de *Fou Kouang*, « gloire de Buddha ».

Le *Dokerla*, avec ses trois pics, à près de 6000 mètres est situé près d'A-ten-tseu, dans le Yunnan ; lieu célèbre de pèlerinage pour les Tibétains.

IV

Les anciens chinois n'avaient aucune conception des enfers. Ce furent les bouddhistes de l'époque des Tang et des Song qui en introduisirent la notion en Chine, notion transformée et développée par les Tao Che ou prêtres taoïstes. Ces enfers désignés sous l'appellation générale de *Ti Yu* (prisons terrestres) sont situés au Se Tch'ouan. Leur entrée est marquée par les puits de pétrole qui s'y trouvent. A leur tête est placé le *Che Tien Yen wang*, le roi Yama des dix demeures.

1. — Dans la première, Tsiang régit la distribution du bien et du mal entre les hommes, de la vie courte ou prolongée, de la vie et de la mort.

2. — Li préside à un enfer composé de 16 petites prisons réservées aux voleurs, etc...

3. — Yu dirige un purgatoire, où s'entassent ceux qui ont désobéi aux supérieurs, enseigné de fausses doctrines, etc.

4. — Dans l'enfer de Liu, se rencontrent les gens du monde qui ont refusé

de payer les taxes, dénié leurs dettes, usé de tromperies et d'astuces.

5. — L'enfer de Pao est destiné à ceux qui ont rendu le mal pour le mal et se sont vergés.

6. — L'enfer de Pi où se trouvent les gens du siècle qui ont murmuré contre le Ciel ou se sont laissés aller à des lamentations excessives.

7. — Dans l'enfer de Toung, ceux qui ont nui au monde, ont composé des remèdes avec des os et des plantes, ont abandonné leurs plus proches parents.

8. — Houang tient sous sa juridiction les gens du monde qui ont manqué de piété filiale, de respect pour les vieillards.

9. — Lu reçoit les homicides, les incendiaires, les violateurs des lois qui après des mortifications, des pénitences, sont près de renaitre à la vie.

10. — Sié préside aux différents esprits et âmes humaines qui ont été lâchés des diverses demeures infernales. Distinguant le bien et le mal, jugeant et fixant les rangs et les classes, il envoie pour renaitre dans les quatre grandes régions qui distinguent hommes et femmes, vie longue et mort prématurée.

Les enfers forment 138 prisons, derrière lesquelles s'étend une mare de sang et de boue. Ce sont moins des enfers que des purgatoires. Quand les coupables reviennent au monde, on les conduit dans les montagnes chez la dame Meng, qui fit construire la Tour de l'oubli, où elle leur verse un breuvage qui leur fait oublier tous les événements de leur vie antérieure.

V

Selon les taoïstes, l'air s'est divisé en trois ciels : Yu Ts'ing, Chang Ts'ing, T'ai Ts'ing, où habitent les trois personnages de la Trinité taoïste. Le premier est habité par la première personne de la triade Yu Houang ou Chen Pao, sous les ordres de qui sont les Saints Cheng Jen ; — le second ciel est habité par Tao Kiun, qui commande aux Tchen Jen ou Héros ; — le troisième, par Lao Tseu lui-même, directeur des Sien Jen (Génies).

Les Tao Che, au 2^e Siècle de notre ère, ont inventé un système de Trois Agents (San K'ouan), le Ciel, la Terre et l'Eau, dont le premier donne le bonheur, le second pardonne les péchés et le troisième délivre du malheur.

En 407 ap. J. C. un prêtre développa le système des trois principes, selon lequel l'année était divisée en trois trimestres inégaux (trois patrons principes: Ciel agent honoré le 15 de la première lune, — Terre agent, le 15 de la 7^e lune, = Eau agent le 15 de la 10^e lune). C'est le système des *San Youen*. Puis les Tao Che substituèrent aux trois patrons les grands empereurs Yao, Chouen et Yu.

Les étoiles et les planètes ont leurs divinités. Les cinq planètes sont Kin-Sing (Vénus), Mou Sing (Jupiter), Chouei-Sing (Mercure), Houa Sing (Mars), T'ou Sing (Saturne). Il y a en outre une quantité de divinités stellaires, dont 72 sont néfastes.

Le tonnerre (lei) a son bureau, son ministère, composé de 24 dignitaires, parmi lesquels la mère des Eclairs, le Dieu des vents, le Dieu de la pluie sont représentés, l'un pressant sous son bras une poche à vent, l'autre avec un arrosoir dont il déverse le contenu sur la terre, etc...

Il y a aussi un ministère des Eaux, un autre du Feu, un autre encore des Epidémies, le ministère du Temps.

Le *T'ai chan* est la plus célèbre des cinq montagnes considérées comme des Divités. Le *T'ai chan* (1545m.) est la plus haute montagne de la Chine orientale (Chan Toung). Dans toutes les villes de quelque importance, on trouve un temple de *T'ai Chan*.

La Médecine a son bureau céleste et ses temples (Yo Wang Miao). D'autres divinités sont réservées, telles que le roi des remèdes, les dix médecins célèbres assesseurs du Dieu, la chirurgie, la déesse de la lumière oculaire, la déesse des accouchements, celle qui est spécialisée pour la variole, une autre pour la petite vérole noire, une autre la rougeole, la scarlatine, etc.

Les Patrons sont légion, pour les navigateurs, orfèvres, menuisiers, bouchers, commerçants de toute espèce, etc... Les Men chen, la tête casquée, le corps orné d'une cuirasse sont les esprits des portes, dont ils défendent l'entrée aux mauvais esprits.

VI

Christianisme. Le christianisme en Chine pénétra sous forme nestorienne (stèle commémorative de 781 à Si ngan Fou) sous les Mongols; il y eut à Khan-balig (Peking), un archevêché créé par Rome, un évêché à Laitoun (Ts'iouen Tcheou). Saint François Xavier mourut en 1552 au seuil de la Chine, dont les missions dans les temps modernes ont eu pour véritable fondateur le jésuite Matheo Ricci, mort à Pe-king en 1610. Les jésuites, après une disparition de soixante dix ans, ne rentrèrent en Chine qu'en 1842.

Les missions catholiques sont divisées en cinq régions. En tout, 1 Diocèse de Macao, 47 vicariats apostoliques, 1 préfecture apostolique (Kan Sou N.), Mission d'Ili (Sin Kiang) avec 51 évêques, 1401 prêtres européens, 906 prêtres indigènes; pour 1.956.205 chrétiens.

Les premières missions protestantes parmi les Chinois furent créées au Bengale, mais, le premier, Robert Morrison, de la London Missionary society, les établit en Chine en 1807 à Canton. D'autres sociétés anglaises, (telle que la Church of England Missionary society, la China Inland Mission) — américaines, suédoises, etc... suivirent l'exemple donné par Morrison.

Une colonie juive existe à K'ai Foung, capitale du Ho nan, où elle a une synagogue.

Islam. Il y aurait, selon Daléry, en Chine, entre 20 et 22 millions de Musulmans dont 8.350.000 dans le Kan Sou, 6.500.000 dans le Chen Si, 4.000.000 dans le Yunnan. Quelques uns dont M. Bromhall, estiment la population musulmane de la de la Chine entre 5 et dix millions:

CASSIUS

(L'Indochine républicaine)

LA MECQUE CHINOISE

Aux pieds du Taichan a grandi, de siècle en siècle, la ville de Tsingan, qui tint, jusqu'en 1912, le rang de préfecture, que lui avait octroyé l'empereur Yong tch'eng, ce féroce persécuteur des chrétiens. L'importance hors ligne de cette cité provient des innombrables pèlerinages qu'elle accueille en tout temps dans son enceinte. Selon l'histoire provinciale, on ne lui dédia qu'après mûre délibération son nom de Taingan (paix du royaume, aussi stable et inébranlable que le roc granitique de Taichan).

A l'origine des temps, on ne trouvait, à la place de cette ville, qu'une pagode dédiée au Taichan, où les empereurs épris de cagoterie vaporeuse, accouraient offrir au ciel et à son insigne vicaire, des holocaustes annuels solennels. C'était un spectacle rare, en effet, de voir les fils du ciel gravir les pics du Taichan, extrêmement escarpés, d'ascension pénible même aujourd'hui ; seuls les potentats, trapus, robustes, pouvaient se risquer dans ces gorges, où l'on n'avait encore frayé aucune voie et pratiqué nul escalier. En outre, c'eût été vraiment exorbitant d'exiger que chaque souverain avec ses ministres, sa cour, sa garde et ses conseillers déjà grisonnants grimpât le mont sacré ; aussi dans la majeure partie des cas tous les rites se déroulaient sur la plateforme de la vallée ; par contre, on a la certitude que Tsingcheu hoang-ti, cet homme de bronze, escalada en personne l'abrupte montagne ; mais les annales chinoises de ces temps n'en signalent pas d'autre exemple.

Le peuple et les mandarins, sachant qu'il ne fallait pas badiner avec les lubies de ce cruel tyran, pratiquèrent un chemin jusqu'à la dernière cime et multiplièrent leurs bons offices pour lui plaire.

Ce chemin, dans la suite des âges s'améliora, et bientôt, les empereurs prirent l'habitude de le parcourir. Aujourd'hui, cette voie est aussi commode qu'on puisse le souhaiter en Chine ; c'est un interminable escalier à marches

étroites, qui surplombe les ravins des deux versants, et qui permet d'atteindre la faite extrême de la chaîne. Un des plus dévots fut l'empereur Kien-long (1736-1796) qui escalada 11 fois lui-même le mont et y conduisit deux fois sa mère.

L'antique pagode se trouvait solitaire et isolée, à la lisière du Taichan. Aux alentours, pas l'ombre de ville ou de village, nulle habitation bourgeoise ou plébéienne de peur de profaner le séjour des dieux : conformément aux concepts chinois, plus les générations s'éloignent de la souche primordiale, plus elles doivent avoir un recours filial aux premiers ancêtres.

Une divinité à part comme le Taichan, d'une antiquité quasi éternelle, ne devait décemment recevoir d'offrandes que de l'empereur seul, à l'exclusion absolue du menu peuple. Cette pagode dépendait pourtant nominale ment d'une ville appelée Pono, située à 30 li au sud-ouest du Taichan ; à présent, simple bourg. D'après les chroniques, on la mentionne en l'an 484, comme considérable : ensuite elle décline rapidement, puis reste stationnaire, jusqu'à son anéantissement définitif, pendant les inextricables guerres des nobles au 3ème siècle de notre ère. Quant à ce temple vénéré du Taichan, on l'épargna scrupuleusement d'abord, car chaque antagoniste voulait s'assurer le bénéfice de son puissant patronage.

Peu à peu, l'on vit se grouper tout autour quelques familles, dans un but religieux, c'est-à-dire pour héberger les pèlerins et leur fournir les aliments de leur goût. Ce pâté de maisons aggloméra encore d'autres services, et devint le Ta Yao, marché du temple Ta Yao. Dès lors, il ne cessa de s'étendre et éclipsa la ville de Pono elle-même. Ravi de ce site enchanteur, le fondateur de la dynastie des Song (960-1278), l'empereur Taitsou, y transporta les ministères du gouvernement et l'éleva au rang de sous-préfecture, avec le nom de Fongfou. Depuis, ses progrès s'accéléraient et la ville obtint un tel crédit qu'elle

devint un chef-lieu de préfecture. Elle est uniquement redevable de ce merveilleux développement au prestige de la pagode magique Taimiao que l'on voit encore à la partie nord-ouest de la ville, à deux pas de la mission catholique, et constitue, à elle seule, une vraie citadelle fortifiée. Son circuit, très respectable, dépasse 3 li de long, flanqué de murailles de 4 mètres de haut, où l'on a élevé 8 pylônes massifs avec portails monumentaux. Aux 4 angles, on distingue des donjons à redans, qui font l'admiration des Chinois, bien qu'il soient en fait désagrégés et démodés.

Cette pagode s'appelait jadis Taitsong, temple de la plus sacrosainte des montagnes : au 5ème siècle, on l'appela Tong Yao-miao, pagode du mont sacré de l'est ; ce titre n'était pas assez mirobolant, ni digne de l'incomparable divinité du lieu ; aussi Kienlong en 1770, lui octroya le nom de Tai-miao, temple par essence, temple du dieu Taichan, en un mot temple officiel de l'Etat. Nonobstant les honneurs hors-pair que le peuple chinois lui prodigue depuis les temps les plus reculés, on l'a pourtant vu saccager maintes fois, soit par les hordes de l'ennemi, soit par la foudre, les cyclones ou l'incendie, mais à chaque désastre on la rebâtit courageusement.

Sous la dynastie des Tang (620-907), on la reconstruisit un peu au nord de l'emplacement actuel, presque sur le versant du Taichan, juste en face des deux pagodes secondaires, Tai-yao et Cheng-yuen ; le monument actuel est, affirme-t-on, sur le lieu même du temple primitif, et une tradition sacrée relate que les cyprès géants qui se dressent dans l'avant-cour furent plantés par Han Ou-ti (140 ans avant J. C.) empereur célèbre de la dynastie de Han. Les anciens géographes, réputés très experts dans la matière, l'attestent également vers l'an 480 de notre ère. Les lettrés évoquent encore d'autres sources, confirmant ces témoignages dignes de foi.

En tout cas un fait absolument sûr, c'est que le monarque Tcheng-tsong de la dynastie des Song en 1008, la restaura de façon superbe et artistique, sur les fondations de la dynastie des Tang, complètement détruites et ruinées au sein des

guerres seigneuriales de 907 et 960 et depuis cette date, la pagode n'a changé ni de place ni de forme essentielle. Vera 1120, on la restaura et l'enjoliva de nouveau, pour réparer les outrages du temps. Le célèbre Chentssong (1160-1190) de la dynastie de Kin, la fit aussi somptueusement embellir au début de son règne, et fit disparaître toute trace des dégâts subis dans la fureur des combats du passé. L'Empereur Mongol Taitingti suivit cet exemple, 130 ans plus tard. La masse imposante, telle que nous la voyons aujourd'hui, avec ses brèches et ses ruines, date de l'avènement des Ming (1360-1640).

Sous les Tsing (1640-1911) on a, sans aucun doute, refait et rajeuni les constructions, notamment à l'occasion des pèlerinages de Kanghi (1662-1722) et de Kienlong (1736-1796). Si l'état des monuments n'eût pas été sortable, il est plus que probable que ce dernier empereur, fanatique pour le culte des dieux, n'eût pas failli à son devoir de les restaurer. Présentement, comme nous venons de le constater nous-même, la pagode présente l'aspect d'une ruine grandiose. Seul, le sanctuaire proprement dit, sis dans le 3e péristyle, est encore passable.

Les cours fourmillent de stèles monolithes des dynasties des Song, des Kin, des Mongols, des Ming, et les archives retiennent inviolablement les noms de ces insignes bienfaiteurs de la pagode. Les souverains de la dynastie des Tsing ne dédaignèrent ni la pagode ni ses dieux, mais lui impartirent un nouveau titre glorieux et la dotèrent d'embellissements partiels.

Pour compléter cette esquisse, ajoutons que de temps immémorial, bien avant le 5ème siècle, on a constamment affecté 3 pagodes au dieu du Taichan : celle de la plateforme que nous venons de décrire succinctement ; la seconde à mi-parcours de la voie sacrée ; la 3ème sur le pinacle même du mont. Les pèlerins doivent toujours se souvenir de cette tripartite dédicace et tenir pour certain qu'ils gagneront autant de mérites et obtiendront autant de faveurs en vue de l'un ou l'autre de ces trois temples, pourvu qu'ils for-

ment la bonne intention de grimper sur l'extrême sommet, intention suffisante à elle seule.

L'important également, c'est de ne pas quitter ces lieux privilégiés sans consacrer des sommes proportionnées à sa fortune, à l'achat de statuettes d'objets

d'art païen préférés des esprits et d'autres souvenirs agréés de la divinité; et surtout de grisser dans le sein des bonzes une aumône de bon aloi, soi-disant pour le culte des dieux du Taïchan.

P. MARCEL CORMERAIS.

LES RECENTS MOUVEMENTS RELIGIEUX EN CHINE

Les mouvements religieux qui depuis une dizaine d'années apparaissent en Chine ont trois causes. Tout d'abord le besoin de reconstituer la société ébranlée par la révolution de 1911, l'introduction de méthodes d'enseignement et d'éducation occidentales et le fait que, année après année, nombre de jeunes Chinois des deux sexes vont achever leurs études aux universités européennes ou américaines; enfin, la situation politique et économique embarrassée du pays. Dans les époques de troubles et de désagrégation, quand tout ce qui existe semble vaciller sur sa base, l'esprit humain se tourne vers le surnaturel.

Le confucianisme

La révolution avait aboli le confucianisme comme religion d'Etat. Les tentatives de faire rapporter cette mesure ne manqueraient pas de la part des adeptes fervents de la vieille religion qui regardaient son abolition comme un outrage et s'efforçaient de la faire réintégrer dans ses anciens privilèges. D'autre part, au sein même du confucianisme, des essais de réforme furent tentés qui aboutirent au mouvement connu sous le nom de néo-confucianisme. Il repose sur les cinq principes suivants :

1. Il faut offrir des sacrifices au Ciel, aux sages et aux ancêtres, comme à la triple source de toute bonté.

2. Il faut s'absorber dans les enseignements des sages afin d'atteindre la félicité parfaite.

3. Il faut en tout rechercher la mesure et l'harmonie si l'on veut arriver à fonder un ordre social bien agencé.

4. Il faut faire part aux autres de ses biens et de sa force pour réveiller de la sorte entre toutes les classes un esprit de solidarité.

5. Il faut exercer sur soi-même une sérieuse discipline, à la fois religieuse et morale, afin d'atteindre au plus haut degré possible de maturité.

A la tête de ce mouvement se trouve le docteur Ch'en Huang-Cchang. A Shansi, la province dite « modèle », un mouvement analogue est apparu, qui a à sa tête le gouverneur Yen-Hsi en personne. Sous sa direction se publient de nombreux écrits signalant l'importance des « cinq rapports », entre souverain et peuple, entre père et fils, époux et épouse et aussi entre frère aîné et frère cadet, entre ami et ami, ainsi que celle des cinq vertus cardinales : l'amour, la probité, le respect, la sagesse et la sincérité qui doivent être à la base de la société.

Une mention spéciale est due au mouvement de « la nouvelle Pensée » — qui dérive aussi du confucianisme — dont l'Université de Pékin est le centre et dont les chefs, ayant à leur tête le vice-président Dr Tsai Yuan-Pei, habitent presque tous à Pékin. Un esprit de libre recherche inspire leur programme. Rien ne leur paraît certain. Toute religion, qu'elle soit chinoise ou occidentale, les enseignements des classiques, quelque respectables qu'ils puissent être, les coutumes sociales quelque profondément ancrées qu'elles soient, tout doit passer dans le creuset de leur impitoyable critique. Même attitude critique à l'égard des idées nouvelles. Comme devise : « Tout doit être prouvé, le nouveau comme l'ancien ».

L'emploi de la langue populaire comme langue écrite est réclamé, afin de permettre aussi aux masses de s'instruire. Les réformes sociales sont surtout visées. Parmi les nombreux journaux qui leur servent d'organe, le plus important est celui qui paraît sous le titre chinois de la *Nouvelle vie jeune* et a une édition française, la *Jeunesse*. On y peut lire des articles sur les sujets les plus divers, traités aux points de vue les plus opposés.

On y parle beaucoup de religion, et dans ce domaine encore les thèses les plus contradictoires sont soutenues. Par exemple : « La religion est chose importante et néces-

saire et continuera à jouer son rôle dans la vie humaine ». Ou encore : « La religion est destinée à disparaître au fur et à mesure que la science progressera ». « Ce qui fait la valeur de la religion, c'est la lumière et les consolations qu'elle dispense, mais l'art peut procurer ces deux choses. » Nous pouvons posséder de la ferveur religieuse, de l'énergie religieuse, sans être nécessairement membres d'une des communautés religieuses existantes. » La personne et les enseignements du Christ y sont mentionnés avec respect et admiration.

Le bouddhisme

Fait intéressant à noter, le bouddhisme, lui aussi, se trouve dans une phase de renouveau. Le principal protagoniste de ce mouvement est Tai Hsu, prêtre bouddhiste. Elevé dans un cloître bouddhiste près de Ningpo, Tai Hsu se rendit ensuite à Tien-tsin, où il reçut les ordres, et de là au Japon. Une fois rentré dans son pays, il se retira dans la solitude d'un couvent de l'île de Puto, où il demeura trois ans, à l'échéance desquels il lança son action réformatrice. Il commença par fonder une communauté bouddhiste à Shanghai, d'où il se rendit à Hangchéou. Il y créa une société philosophico-bouddhiste et soutenu par elle, publia le journal *Voix de la Mer*. D'autres associations, poursuivant les mêmes buts, surgirent sous différents noms à Nankin, Shanghai, Sutchan, Ningpo et en nombre d'autres localités. Toutes ces associations se fondirent en une « Société nationale bouddhiste » avec siège central à Pékin.

Pour entretenir l'enthousiasme parmi leurs membres, on convoque des sessions, des réunions, des exercices religieux et l'on se livre à une très active propagande. Des anciens rites ont remis en usage les litanies du nom de Bouddha O-mi-to fu (Amitabha) et le Ch'an, la prière extatique. Les exercices consistent principalement en discussions roulant sur les doctrines du bouddhisme, ses principes sociaux et le genre de vie que doivent adopter ses adeptes. Il faut signaler le fait que, lors d'une session tenue en 1923 sur le mont Kuling, sous la présidence de Tai Hsu, on émit l'opinion qu'il serait à propos d'entrer en relations avec les adhérents d'autres croyances.

La très active propagande bouddhiste s'exerce par la parole, les publications et l'école. Tai Hsu a lui-même donné des conférences dans des villes comme Pékin, Shanghai, Hankéou. Toutes les villes un peu importantes possèdent des maisons d'édition, des bibliothèques et des librairies circulantes bouddhistes. A Shanghai seul, on en

compte cinq. Les Ecoles bouddhistes ont pris un essor considérable. A Nankin, à Wuischang, à Tschanshe et ailleurs, des institutions ont été ouvertes, où l'enseignement est donné conformément aux programmes des écoles et académies officielles. Une fois seulement que les élèves ont parcouru ces écoles a lieu leur initiation aux dogmes et aux exercices religieux du bouddhisme.

Quelle que soit la forme qu'affecte cette propagande, elle insiste surtout sur les doctrines suivantes :

Tous les hommes peuvent devenir des Bouddhas. Le Bouddha historique était un Bouddha individu, composé de l'ensemble de tous les Bouddhas. Parvenir à se confondre dans cet être unique doit être le but essentiel à poursuivre pour tout homme.

Le christianisme

Quant au christianisme, deux faits principaux à signaler pendant ces dix dernières années : En premier lieu l'apparition à la tête de l'Eglise chrétienne de Chine d'une direction chinoise, indice d'un réveil du sentiment national. La démonstration en fut faite lors de l'assemblée chrétienne nationale qui siégea à Shanghai en 1922 et qui, sur 1.000 délégués, ne comptait pas moins de 500 Chinois. Les deux tiers des orateurs furent des Chinois ; des Chinois prirent une part très active à toutes les discussions. L'impression en fut profonde sur tous les participants. On comprit que la Chine était sur le point de se nationaliser ; déjà dans nombre d'églises les Chinois occupent aujourd'hui les places que remplassaient autrefois des missionnaires.

Un second fait, c'est son très rapide accroissement pendant ces dix dernières années. En 1922, le nombre total des chrétiens chinois était évalué à un million en chiffre rond. Avant l'agitation anti-chrétienne des deux dernières années, les assemblées chrétiennes réunissaient de très grands auditoires et le nombre des prosélytes était considérable.

Le contre coup ne devait malheureusement pas manquer. Ce serait dépasser le cadre de cet article de vouloir énumérer toutes les causes de l'agitation anticrétienne. Il suffira de signaler que les rapides progrès des chrétiens en nombre et en influence et le développement de leurs établissements d'éducation devenu toujours plus apparent, offusquaient un grand nombre de Chinois qui voyaient de très mauvais œil l'établissement d'un culte étranger ; ils dénonçaient les prosélytes chrétiens comme autant de

renégats et de traitres aux intérêts nationaux. La vague de nationalisme qui s'étendait toujours davantage menaçait de balayer tout ce qui était ou leur semblait être antipatriotique.

Le taoïsme et l'éclectisme

Le taoïsme n'a pas trouvé place dans ce qui précède. C'est très probablement la seule forme de religion qui n'ait pas subi l'influence de ce mouvement général de renouveau religieux.

Enfin, une école nouvelle, religieuse aussi, mérite mention ; elle est éclectique par ses tendances. Des sociétés éclectiques dont tout l'effort tend vers l'union de toutes les religions sont nées pendant ces dernières années dans diverses parties de la Chine, une entre autres qui s'est appelée « Union internationale des religions des six sages ». Les six sages sont : Jésus, Confucius, Lao-tze, Bouddha, Mahomet et Moïse. Une autre de ces sociétés a pris le nom de « Société des vertus réunies ». La

plus importante de toutes est bien la « Tao Te Hsüch-she », la « Société pour l'étude de la religion et de l'éthique. »

A signaler encore les efforts qui se font en vue d'un rapprochement entre le bouddhisme et le christianisme. A Nankin, une fraternité chrétienne s'est formée parmi des bouddhistes chinois et du côté bouddhiste d'autres tentatives de rapprochement avec le christianisme ont eu lieu. Des missionnaires chrétiens sont invités à parler dans les assemblées bouddhistes sur les rapports entre le bouddhisme et le christianisme. Ces démonstrations de tolérance et d'estime mutuelles sont peut-être ce qu'il y a de plus encourageant pour l'avenir dans le mouvement religieux actuel en Chine.

J. PERCY BRUCE

Professeur à l'École des langues orientales à Londres.

FOI BOUDDHIQUE ET FOI CHRÉTIENNE

La conception de la foi sur laquelle ont vécu nos ancêtres depuis l'antiquité est tout à fait particulière à notre civilisation ; elle diffère grandement de la forme qu'a revêtue la croyance soit dans l'Inde, soit en Chine. Cette relativité de nos attitudes mentales, évidente aux yeux des Orientaux qui nous jugent, ne nous apparaît à nous-mêmes que si nous acquérons quelque information sur des cultures intellectuelles autres que la nôtre.

Nous nous bornons ici à opposer la foi indienne à la foi selon l'Occident méditerranéen, laquelle devait aboutir à trois scolastiques sœurs : la juive, la chrétienne, la musulmane.

La foi bouddhique procède de la foi brahmanique. Cette dernière implique une double confiance : en l'efficacité de l'opération rituelle et en la compétence du technicien qui sacrifie au bénéfice du fidèle. L'Hindou obtient de la religion ce qu'il en attend s'il agit avec *craddha* et *satya*, mots que nous serions tentés de traduire par « foi » et « scien-

ce », mais qui veulent dire, au propre, confiance en la valeur du culte et ponctualité dans son exécution. Ainsi la foi brahmanique n'est point un succédané, mais un concomitant de la connaissance exacte ; elle n'est pas un mode de l'action. Loin de requérir l'existence de dieux, elle se borne à fonder l'efficacité des rites.

Le bouddhisme introduisit dans le milieu brahmanique un sombre pessimisme : il proclamait que l'homme reste esclave et misérable tant qu'il agit ; que nous devons, par conséquent, chercher non pas tant le vrai que la délivrance. Or, on s'affranchit de cette servitude, la transmigraton, si l'on prend « refuge » en le Bouddha, en sa Loi, en sa communauté. La foi, qui procure ainsi le « triple joyau », est le joyau suprême. Elle assure à quiconque cet apaisement qui signifie l'évanouissement du désir égoïste, elle fait « passer à l'autre rive », par delà le flux de la transmigraton.

Voyons de plus près, dans l'exemple de la conversion d'Upai (*Majjhima Nikāya*, I, 378), comment opère la foi

bouddhique. Après que ce personnage a trouvé asile moral auprès du Maître et de ses disciples, le maître lui enseigne les aumônes, la moralité, les récompenses célestes (morale vulgaire); puis la bassesse des plaisirs, le prix du renoncement (phase ascétique); enfin, quand il a de la sorte pétri son cœur, il lui révèle la souffrance, les origines de la souffrance, la suppression de la souffrance, le chemin qui conduit à cette suppression. Les quatre « vérités » ne sont com:rhensibles qu'après la préparation qui résulte de la foi.

Qu'est-ce à dire, sinon que la foi prélude à la connaissance mais ne la renferme pas? Elle implique une attitude de l'esprit, non la possession d'un dogme. Elle peut suppléer la connaissance, car elle suffit à délivrer le commun des hommes, mais parce que le commun s'en remet à l'expérience métaphysique décisive accomplie par le Bouddha lors de son illumination (bo-dhi). En droit, il n'y a que la connaissance qui sauve : cette connaissance intégrale de l'existence acquise par celui qui est le guide pour l'humanité entière. En fait, la foi assure le salut à ceux qui sont infiniment loin de comprendre, pourvu qu'ils prennent le bon « sentier ». L'autorité du Bouddha n'est point l'ordre d'un dieu, mais l'indication décisive d'un esprit compétent — comme peut être salvatrice la direction donnée en montagne par un berger qui connaît la région, ou en mer par un pilote expert et sûr.

Cette foi se distingue donc du piétisme dévot des religions populaires (*bhakti*), où il y a refuge en un dieu personnel; et elle ne se distingue pas moins de la sèche intelligence d'une vérité abstraite. Ce n'est pas de l'amour, car il s'y produit un apaisement de l'affectivité; ni de l'espérance, car il y règne une tranquillité acquise, pleinement savourée; ni du culte, car n'interviennent ni dieu, ni rite.

Cette foi « du charbonnier », acte de croyance en l'omniscience d'un sage humain — philosophe plutôt que prêtre, ce qui différencie la foi bouddhique de la foi brahmanique — elle est extérieure à la connaissance, mais elle ne s'y oppose jamais. Pas de dogmes, soit rationnellement absurdes, soit suprarationnels, en

tout cas irrationnels. Comme la foi est le vestibule de la connaissance, on peut dire : *credo ut intelligam*, mais jamais : *credo quia absurdum*. Jamais une telle foi ne recèle de doute, puisqu'en droit la certitude absolue est acquise, et puisque jamais la croyance n'apparaît comme libre.

On voit par là combien diffère la foi dans l'Inde et en Europe. Si, chez nous, la foi fut tourmentée, instable, voulue, plutôt que possédée; si elle supposa chez les martyrs la grâce et si elle crucifia d'anxiété un Pascal, un Loisy, c'est parce qu'elle se présente à nous en conflit avec la raison; mais elle ne se présente ainsi qu'en vertu de contingences historiques, propres à notre civilisation, non en vertu de nécessités inhérentes à toute conscience humaine. Il en va de la sorte parce que l'Occident a donné l'armature logique de la philosophie grecque à des idéaux sémitiques : vocation paradoxale que s'assigneront juifs, chrétiens, musulmans. Pour nous en tenir au seul christianisme, il apparaît en pleine lumière à la critique comparative, comme il est manifeste aux Orientaux que cette religion doit ses apories, tout le drame tragique de sa sincérité, à la gageure qu'implique son essence même : la réfraction d'un sectarisme hébreu dans une dogmatique grecque, la combinaison de notions sémitiques et de catégories indo-européennes.

Voici, à titre d'exemple, un cas très net de ces apories, sources de souffrance pour les plus nobles esprits. Si nous sommes seuls à prêter un rôle à la liberté dans la croyance, seuls à risquer cet argument de désespoir, que la force de l'adhésion compense le manque de clarté intellectuelle, c'est parce que seuls nous avons séparé croyance et rationalité. Il est consolant d'apprendre que les embarras de notre pensée ne sont pas ceux de toute pensée; cela permet d'espérer qu'une connaissance plus avertie des mentalités, tout en faisant progresser le vrai et le juste, apportera quelque apaisement aux anxiétés humaines.

PAUL MASSON-OURSSEL
(Impartial français)